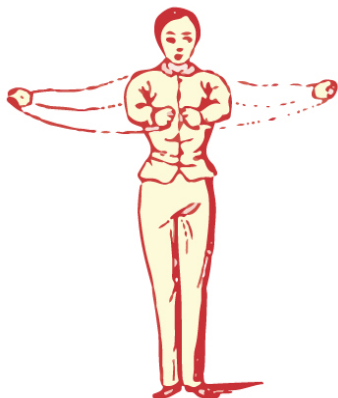


Dalila Arpin interviewe Omaïra Meseguer



Dalila Arpin — Bonjour Omaïra. Tu vas nous parler d'une phrase de Lacan dans le Séminaire Le Sinthome.

Omaïra Meseguer — Il s'agit de l'énoncé : « On crée une langue pour autant qu'à tout instant on lui donne un sens, on donne un petit coup de pouce, sans quoi la langue ne serait pas vivante »¹.

— Comment cette phrase t'est-elle venue à l'esprit pour notre entretien ?

— La première chose qui m'est venue est une image de cette phrase soulignée sur ma version polycopiée du Séminaire *Le Sinthome*, ce qui veut dire qu'elle m'a saisie il y a très longtemps, avant que le Séminaire ne fût édité, comme si elle se détachait du reste, une image indélébile. Cette phrase m'avait regardée en quelque sorte. Je me dis maintenant que c'est l'expression « petit coup de pouce » qui avait attiré mon attention. Évidemment il n'y a pas que ce détail, il y a aussi le début du paragraphe : « Ceci suppose ou implique qu'on choisit de parler la langue qu'on parle effectivement ». Je me dis aujourd'hui que ça a dû beaucoup me plaire, quand je l'ai lue la première fois, d'apprendre que Lacan avait dit dans son Séminaire qu'on choisit la langue qu'on parle, puisque j'avais choisi une langue autre que ma langue maternelle pour parler et la faire mienne. C'était comme si cette phrase venait rencontrer un choix très personnel qui m'était obscur à l'époque. Avec le temps, c'est devenu une phrase que j'ai beaucoup citée.

— *Il arrive souvent que les phrases choisies pour cet entretien soient des phrases qui nous accompagnent et nous parlent, fondamentalement.*

— Je l'ai beaucoup citée dans des articles ou des conférences, mais surtout quand j'ai eu à demander quelque chose...

— *Quel type de demandes ?*

— La demande pour être membre de l'École, la demande pour être membre du Conseil de l'ECF, par exemple. Des moments où j'ai eu à faire valoir d'une façon appuyée mon énonciation singulière peut-être...

— *C'est donc une phrase qui résonne avec ton engagement vis-à-vis de la psychanalyse et de l'École.*

— Et avec mon engagement à l'égard de la langue, si je peux dire... Il y a plein de choses qui tournent autour de cette phrase. En préparant notre échange d'aujourd'hui je me suis demandée pourquoi l'expression « coup de pouce » m'avait interpellée ? Sans doute parce qu'il ne s'agit pas d'une expression qui existe en espagnol. On utilise « coup de main », plus précisément *dar una mano*, donner une main. Il y a *le don* et pas *le coup*. Ce n'est pas qu'un détail. Je suis allée chercher l'histoire de cette expression en français. J'ai appris qu'elle date

Omaïra Meseguer est psychanalyste, membre de l'ECF, de l'AMP et l'actuelle directrice du CPCT-Paris.

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 133.

du XIX^e siècle et, comme toutes les expressions parlées, elle a évolué au cours du temps. C'est exactement cela *lalangue*, les expressions évoluent et vivent leur vie en se modifiant. Cette expression existait au XIX^e sous la forme « donner le coup de pouce », ce qui voulait dire *étrangler quelqu'un*. Il y a quelque chose d'offensif.

— *C'est le coup de pouce qui achève.*

— Exactement. Du *le* au *un*, il y a eu un glissement dans la langue, de donner *le* coup de pouce à donner *un* coup de pouce. Donc, *un* coup de pouce est le déclic pour produire ou entériner un mouvement. Ce qui m'a beaucoup intéressée dans ma recherche rapide sur cette expression, c'est que donner un coup de pouce implique une action de courte durée, à la différence du coup de main, qui dure plus longtemps. Ce que je trouve très pertinent par rapport à la langue parce que justement donner « un petit coup de pouce à la langue », tel que le dit Lacan, signifie à mon avis que de temps en temps les *parlêtres* sont amenés à trouver une manière de dire qui donne un poids particulier à une phrase, ou à un mot. Ils introduisent une manière de dire qui accentue ou modifie en opérant parfois de légers déplacements. C'est cela le vivant de la langue.

— *On pourrait même rapprocher ça de la séance analytique : chaque séance est un coup de pouce dans l'élaboration du sujet. Et si les séances sont courtes, c'est que tout le travail ne se fait pas forcément en séance mais qu'on vient pour un petit coup de pouce qui permet que ça continue.*

— Dans le meilleur des cas et dans les meilleures des séances, c'est ça. Ce qui me semble important aussi dans ce coup de pouce évoqué par Lacan, c'est qu'il est question de la pulsion. Je pense qu'il fait référence à la dimension jouissive de la langue. C'est un Séminaire dans lequel la question du corps est centrale et je me disais que *donner un petit coup de pouce à la langue* parle de l'articulation de la langue et du corps.

— *C'est le tournant de Lacan qui va à cette époque commencer à développer l'idée qu'on ne parle pas forcément pour l'autre mais pour soi et que, plutôt que communiquer, quand on parle, on jouit. C'est exactement ce qui est mis en valeur par Jacques-Alain Miller dans son cours « Le Tout Dernier Lacan ». Il y a quelques cours où il se consacre justement à cette question. Et il explique le tournant que Lacan va prendre et qui rompt avec ce qu'il avait avancé au début de son enseignement : on parle, on est parlés par le discours de l'Autre. Il se trouve qu'ici on va parler pour soi, on va choisir de parler à la première personne d'une certaine façon. Et cette phrase apparaît en introduisant une énigme.*

— C'est aussi ce qui est intéressant dans ce paragraphe, parce qu'il y a une tension ; Lacan dit qu'on choisit de parler la langue qu'on parle et aussi « on ne fait que s'imaginer la choisir ». C'est-à-dire, nous sommes des êtres parlés. Il y a la tension entre choisir et ne pas pouvoir choisir car nous sommes parlés par la langue dite maternelle.

Lacan poursuit : « cette langue, en fin de compte, on la crée » et ce qui me semble formidable, c'est qu'on ne la crée pas une fois pour toutes mais « à tout instant », voici encore une autre dimension vivante de la langue. Il y a, chaque fois, le choix. J'articulerais volontiers la question du *petit coup de pouce* donné à la langue au *bien-dire*. Chaque fois, on peut dire mieux et on peut aussi mal dire. Quand tu fais référence à la séance, en effet, il y a un « encore un effort pour mieux dire », pour réduire, pour polir ce qu'il y a à dire. Le vivant de la langue, c'est toujours approximatif, on contourne et parfois il y a quelque chose qui se

produit et on dit : « c'est ça ! », c'est *au plus près* de ce que j'éprouve. C'est un moment rare, un moment de grande satisfaction...

— *C'est pour ça qu'on le souligne et qu'on arrête la séance, sans quoi le sujet se noie à nouveau dans ses paroles, dans le sens ; finalement l'idée de sortir du sens est ce qui est mis en valeur dans la phrase que tu as choisie.*

— Il y a un autre point très important dans cette phrase, la dimension politique. Je suis une grande préoccupée de la langue et quelque chose me chagrine dans l'époque que nous traversons... Il y a un *pousse-à* l'appauvrissement plus qu'au *coup-de-pousse* à la langue qu'on parle.

— *Il y a bien des raisons à cela.*

— Comment le dire... ? Une société qui parle mal ne peut qu'aller mal. Je lisais l'autre jour la retranscription du « débat » entre Joe Biden et Donald Trump et j'étais frappée par la pauvreté des échanges. L'envers du coup de pouce à donner à la langue ! C'est vraiment la pauvreté, les formules mortifient non seulement ce qui est dit, mais réduisent terriblement le champ de lecture. Il me semble que c'est dans ce sens que la psychanalyse est subversive. Quand on rencontre un analyste et qu'on vit cette expérience de tenter de bien dire ce qui nous arrive, on prend la mesure des conséquences de cet effort sur le rapport qu'on a avec la langue, sa propre langue et des conséquences très fortes qui en découlent dans le lien social.

— *Ce qui est mis en valeur ici, qui est très intéressant, c'est que chacun en apprenant une langue se l'approprie au point de finalement créer une langue. On la fait tellement sienne, on l'incorpore dans le sens où elle est chevillée au corps. C'est une langue à soi que chacun a une façon singulière de parler. Ça n'est mis en évidence que dans la séance parce que dans le dialogue courant les gens pensent pouvoir communiquer et c'est plutôt la dimension de l'adresse à l'Autre qui est mise en avant. Et c'est ce que la séance analytique a de précieux : chacun va dire comment il parle, chacun va faire entendre sa propre langue n'est-ce pas ?*

— Exactement et c'est de cette manière que je comprends comment, par exemple, dans la clinique du CPCT il y a des effets de surprise. Je réduirais l'effet de surprise au fait que, dans un entretien, un consultant ou un praticien du CPCT, qui n'est pas en place de psychanalyste mais qui a avec lui toute la solidité de la formation analytique, fait entendre à un patient ce qu'il dit sans l'entendre. C'est une petite révolution d'être entendu de cette manière-là. S'entendre dire sa propre langue, si je peux dire, produit la surprise. Je ne parle pas de l'interprétation, ce n'est pas aussi sophistiqué que l'interprétation, c'est tout simplement cueillir la façon très singulière de dire les choses et les souligner pour les faire entendre car le sujet y nage depuis la nuit des temps. Il nage dans sa langue, il nomme avec les moyens du bord ce qui lui arrive et tout à coup quelqu'un lui dit : « Ah mais vous dites cela ! Comment avez-vous dit ? » C'est très rare. C'est là, l'inédit de la rencontre avec un clinicien orienté par la psychanalyse lacanienne dans un lieu comme le CPCT : quelqu'un qui cueille et qui découpe votre manière de donner des petits coups à la langue, « Ah, vous dites ça ! » ou « Vous le dites comme ça ! ».

— « *C'est bien vous qui dites ça !* »

— Il y a un effet de surprise et de repérage. Tu as tout à fait raison, quelque chose qui n'est pas la communication, mais une tentative d'attraper un dire au plus près du corps...

— *On y voit vraiment ce que veut dire l'expression « le corps parlant ». C'est-à-dire que chacun parle avec son corps, avec ses tripes, ses organes, dans le sens où ça vient du réel, ça vient de la jouissance.*

— Qu'il y ait, dans l'expression *coup de pouce*, cette dimension un peu violente, offensive, c'est quelque chose qui me plaît beaucoup, parce que ce n'est pas en douceur. Quand on est dans l'effort de *bien dire*, il y a quelque chose du forçage. Ce n'est pas toute douceur, ce n'est pas pour rien qu'il y a le mot *coup*. On est frappé par la langue et on s'arrache quelque chose en tentant de dire.

— *Ce que tu dis m'évoque une référence de Lacan « soumettre le sujet à la question » rappelant que la question était un instrument de torture. Au fond, venir à la séance c'est une injonction à dire : « Dites ce que vous avez dans le ventre », ça revient à ça. En effet, c'est intéressant d'avoir repéré cette expression qui semble anodine et sur laquelle on peut passer vite, alors que c'est fondamental.*

— J.-A. Miller dit dans son texte sur la séance analytique² que c'est le premier impératif quand quelqu'un entreprend une analyse : « Venez ! ». Évidemment quand on dit « Venez ! », c'est « Dites ». D'ailleurs, je crois que je le dis souvent à mes patients, « Dites ! »

— *Ça me fait penser à ce dont j'avais parlé dans mon témoignage. Mon analyste appelait les analysants avec un « Venez ! » qui m'avait beaucoup impressionnée au début parce que là, il n'y avait plus le choix : il fallait y aller et il fallait dire ce qui me concernait au point le plus intime.*

— C'est pour cette raison que je parle du forçage, de la dimension du coup. Coût également, parce qu'on paye avec son dire. « Dites », c'est souligner : « Vous êtes venu pour ça ». Il arrive que des patients disent : « Aujourd'hui, je ne sais pas très bien quoi dire... ». C'est le type de moment où le mot « dites » me vient facilement comme quelque chose d'une invitation à se dégager...

— *C'est le coup de pouce, le coup de pouce à dire. Ça se manifeste aussi pour des gens qui viennent raconter des tas de choses pour ne pas dire, parce que c'est une rencontre singulière, la rencontre avec le réel de son corps.*

— Peut-être faut-il préciser que la séance du Séminaire de Lacan où se trouve cette phrase se passe le jour de son anniversaire...

— *C'est ce qui est singulier aussi.*

— Lacan commence en disant qu'il attend que quelqu'un le surprenne. Lacan attendait probablement de ses élèves aussi un *petit coup de pouce* dans leur rapport avec la psychanalyse. Il y a quelque chose que j'entends comme : « Soyez vivants en me lisant. Risquez-vous ».

— *Il y a quelque chose de l'ordre du réveil. On sait bien que Lacan tenait au réveil plus qu'au rêve. C'est sa grande thèse sur le rêve : on se réveille pour continuer à dormir.*

— Oui et il me semble que dans cette séance, Lacan dit : c'est mon anniversaire et le meilleur cadeau que vous pouvez me faire c'est de me poser une bonne question. C'est une invitation à

² Cf. Miller J-A « La séance analytique », *La Cause freudienne*, n° 46, octobre 2000, p. 7-15.

se réveiller un peu... Il dit : « J'aurais aimé sans doute que quelqu'un écrive quelque chose qui justifierait cette peine que je me donne depuis un peu plus de vingt-deux ans »³

— *On voit bien dans les questions posées que ça ne réussit qu'à moitié, les questions sont un petit peu loin de ce qu'il a avancé ce jour-là.*

— Ce qui ouvre à une autre dimension du *coup de pouce* : il y a aussi des risques et, parce que nous parlons, de risque à dire. Là je me risque à dire comment je comprends ce début de la séance où Lacan interpelle ses élèves présents dans la salle, et qui est ma lecture très singulière de ces quelques lignes. J'entends cette séance comme un : « Et vous alors ? »

— ... *qu'en dites-vous ?*

— Qu'en dites-vous ? On pourrait dire que dans cette leçon comme dans tout le Séminaire, il est question de ce que Joyce a fait avec la langue. Là, plus qu'un petit coup de pouce, c'est un grand chamboulement qu'a opéré Joyce, ce qui fait dire à Lacan que la langue anglaise n'existe plus après Joyce.

— *J.-A. Miller dit que les universitaires se sont occupés de Joyce pour surmonter le traumatisme de la destruction de la langue anglaise à laquelle Joyce a procédé. Il s'est attaqué à la langue.*

— Quelques lignes avant la phrase du *coup de pouce*, Lacan donne différentes manières de dire en anglais *I have to tell*. Puis, il développe la manière dont Joyce coupe les mots, les tord dans tous les sens, les retord, les rallonge, change la ponctuation... Lacan parle de Joyce, bien entendu, mais il parle aussi de ce qui se passe dans une analyse, il y a quelque chose de semblable, enlever la ponctuation, en ajouter, couper les mots...

— *Triturer les mots par l'équivoque. Et Joyce le premier fait entendre qu'il parle pour lui. Comme le remarque J.-A. Miller, ce sont des écrits qui ne produisent pas d'empathie. On reste dehors, c'est quelque chose qui n'a pas le but de provoquer la communication ou de rendre complice le lecteur.*

— Joyce s'entend.

— *Il parle tout seul. Ça s'entend.*

— C'est d'ailleurs une invitation, avec *Finnegans Wake*, à le lire même si on a un niveau d'anglais précaire, parce que la question c'est d'entendre la langue.

— *Et la question que nous posons toujours à nos interviewés dans cette rubrique c'est pourquoi tu as choisi, toi, cette phrase ? En quoi ça te parle à toi ?*

— Peut-être la première chose qui me vient, c'est une phrase de ma mère : « On ne peut rien te dire ».

— *Intéressant.*

— J'ai passé une partie de ma vie à ne pas savoir pourquoi elle disait cela et c'est longtemps après que j'ai ajouté une suite : « On peut me dire beaucoup de choses à condition qu'on les

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, op. cit., p. 129.

dise bien ». Est-ce-devenu un impératif, qu'on me dise bien ? C'est plutôt qu'on me dise d'*une certaine façon*, ce qui ne veut pas forcément dire la mienne...

— *Tu étais déjà friande du bien-dire...*

— J'ai mis longtemps à trouver une réponse à cette question parce que j'étais convaincue que j'étais quelqu'un à qui on ne pouvait rien dire sans que cela provoque chez moi une vive émotion.

— *Oui, tu l'avais cru.*

— Il me semble que « dire », « bien dire », « petit coup de pouce à la langue », sont des choses qui me tiennent à cœur, à corps, mon choix d'être psychanalyste passe par là. Être touchée par une façon de dire parce que je suis sensible à la manière dont les choses sont dites. Changer de langue n'a pas évacué cette question lancinante.

— *Finalement, ta mère t'a ouvert une vocation.*

— Oui, si on veut.

— *On a toujours affaire à quelques phrases qui nous ont percutés et qui parlent en nous, après. C'est une belle illustration.*

— Peut-être que la réponse à « On ne peut rien te dire », c'est : « Oui, à condition de donner un petit coup de pouce à la langue. »

— *À condition qu'on te le dise correctement ?*

— *Autre-ment* plutôt. Quand j'ai parlé tout à l'heure de ce qui m'attriste, me chagrine ou me met en colère parmi les choses que je lis ou que j'entends, ce n'est pas simplement que c'est mal dit. Ce qui me vient est : « Mais, mince ! Il y a mille et une façons de le dire et pourquoi choisir celle-là qui produit de la haine, de la rivalité imaginaire ? » Il y a des choix de langue haineux, il y a des choix de langue qui rendent bête, il y a des choix de langue qui limitent le monde et c'est vraiment quelque chose qui me préoccupe, qui m'occupe. C'est peut-être pour cela que j'ai commencé en te disant que je me suis appuyée sur cette phrase dans des moments singuliers.

— *En tout cas tu sais ce que cette phrase te dit à toi.*

— Exactement, mais elle gardera toujours sa part d'énigme et je vais sûrement continuer à la célébrer.

— *Tout à fait ! Merci beaucoup, Omaïra pour cet entretien si éclairant.*